

LES TOMATES SONT CUITES

Début debout. Tout d'abord brumeux, indécis, le programme de la journée se laisse entrevoir peu à peu, mais l'heure n'est pas aux tractations, il faut agir, et promptement. Qui au fond tient vraiment au spectacle, ceux qui dorment mal.

Il arrive parfois que l'on se refuse à profiter des meilleurs moments du sommeil pour mieux se résigner à endurer la plus austère sévérité de l'espace du dehors. C'est que, dans l'apreté du monde réel, on se sait toujours pouvoir tout balayer d'un coup.

Le matin reprend sa tournée des ressources primordiales, par la routine intégrée au socle de l'existence. Le café se présente, comme allié un indéfectible. La cigarette est moins constante. Arme capricieuse, à double tranchant, on se plaît à en retarder le tir. Feu. Café. Encore un petit café. Avortement couru d'une lecture impossible. Indisponibilité. Objectiver, s'activer, faire : quoi faire ? Emplir la journée. Se mobiliser, réquisition de la pensée.

Eradiquer pour commencer la gangue engourdissante de la nuit. Après le milieu intérieur on se consacre à l'enveloppe. Simple, classique, efficace, le jeu de l'eau sur la matière dissout les impressions tenaces. L'éveil est tout un protocole.

Qui jamais n'aboutit pleinement. La volonté ne suffit pas. Souvent, malignement, les choses échappent, sans même consentir la moindre relation.

Bien choisir sa vêtue, soigner les détails de la présentation, ne pas oublier de se brosser les dents. Monotones, fastidieuses contraintes d'un quotidien centré sur soi tourné vers l'autre, à la mode de ces dames.

On empoche le portable, des sous. Cigarettes. Derniers coups d'oeil systématiques jetés en dedans, regards flottants, inutiles, balayant les recoins stratégiques et n'accrochant rien. Conviction du manque, intuition viscérale d'occulter quelque chose, difficulté à quitter un lieu.

La rue, le monde extérieur. La vie de la rue, toujours une autre dimension. Pas de correspondance. Il faudrait ne pas s'habiter.

Variété. Ambiance diffuse, beauté des femmes. Futilité des mobiles, éloquence de l'air. La foule. Une fois noyé dans la masse on s'éprouve à se retrouver. On adopte une attitude, on prend vite une habitude... faire abstraction.

Entre les étalages, sur le trottoir, le nez dans un roman de gare, quelqu'un qui vient manque à me heurter mais je fais bloc, j'offre une résistance. Pas le temps de maugréer qu'une sonnerie retentit.

Dans ma vareuse. J'extirpe mon fil à la patte, avec tact pour le contact, je décoche une pichenette ça décroche, l'individu qui se retourne me fait une drôle d'impression.

Amorçage. Je sens l'hameçon, je ne sais pas qui ferre, je ne sais plus quoi faire : c'est la femme de ma vie. Je connais la rengaine.

- doudou...
- écoute Stéphanie, là je peux pas te parler, je suis pas tout seul. Je te rappelle tout à l'heure.
- tu fais quoi ?
- je te rappelle tout à l'heure, je suis dans une librairie. Il y a des gens partout euh... tu veux un bouquin ? qu'est-ce que tu veux ?
- quelque chose qui fasse rêver.
- ah ben c'est facile, tu veux voyager ?
- ca dépend où.
- l'histoire de la vie en langue française.
- c'est quoi ?
- Voyage tout au bout II.
- oh doudou tu m'emmènes ?
- non c'est un livre.
- doudou vient me voir...
- tu le veux ou pas ?

- je préférerais que tu viennes.
- mais, bon, remettons la romance à plus tard si tu veux bien, pour le moment je flâne.
- tu flânes et tu me laisses toute seule ?
- écoute, je serai là pour le repas d'accord ? A tout à l'heure.
- mwen enme'w
- c'est ça, mwen aussi.

Clic-clac l'affaire est dans le sac. Je saisis un livre devant moi, il y est question de révolution, je n'y comprends rien, tout me semble confus.

Je le repose, embrouillé.

Je ne prends pas le temps de m'en aviser que je marche déjà. Je sors pourtant je suis déjà parti. A peine puis-je en convenir, ma conscience et mon sens critique viennent de se faire engloutir dans un sillon téléphonique.

Au coin de la rue à mon tour j'appelle.

- finalement j'arrive.

Je sais comment ça va finir, je m'en vais me contenter de la lui conter, son histoire, faut pas me la raconter.

Levé tard couché tôt, ça écourte la journée, mais quand une fille plait, aucun recours pour l'éviter. Autant se résigner. Dès lors je ne sais plus qui je suis dans tout ce que je fais. Que reste t-il de mon égo, et de vous autres, *orgueil, réserve, volonté* ? Je m'en vais lui conter fleurette. Sur le scénario d'un autre je m'en vais, je m'en vais pour la culbuter.

Un jour, avant de les concevoir, la mère de mes enfants me dit : « Je ne viens plus te voir, l'intensité pourrait griller la diode ». Elle est quand même venue. Au début je n'y ai vu que du feu, puis j'ai vu tout rouge, ensuite plus rien. Elle m'avait prévenu.